

LA PASSION DE  
L'EXACTITUDE  
ROBERT MUSIL ET  
LA PHILOSOPHIE

**Jacques Bouveresse**  
Édité et introduit par Florence Vatan

## AVANT-PROPOS

Jacques Bouveresse a noué un dialogue intense et continu avec l'œuvre de Robert Musil. Il est – avec Jean-Pierre Cometti – l'un des premiers philosophes à lui avoir consacré des études approfondies<sup>1</sup>. Ses essais – réunis pour l'essentiel dans *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*<sup>2</sup> – portent sur des sujets aussi divers que le rapport de Musil au savoir scientifique, sa critique d'Oswald Spengler<sup>3</sup>, la question du destin de l'Europe, le déterminisme historique, le malaise de la modernité ou encore le sens du possible et l'essayisme. Bouveresse a également publié en 1993 *Robert Musil. L'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*<sup>4</sup>, une étude sur la conception

- 1 Le premier article de Jacques Bouveresse sur Musil, « La science sourit dans sa barbe... », a paru dans la revue *L'Arc* en 1978 (*L'Arc*, n° 74, p. 8-31). Il a été repris dans *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, 2001, p. 85-122.
- 2 Jacques Bouveresse, *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, op. cit..
- 3 Oswald Spengler (1880-1936), figure de la Révolution conservatrice sous la République de Weimar, se fit principalement connaître par son *Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*. Cet ouvrage en deux volumes (1918-1922) se proposait – à l'appui de la morphologie goethéenne – de mettre à nu la « logique organique » des différentes cultures ainsi que leur « forme archétypale » (*Urgestalt*). Adepte d'une vision du monde organiciste, Spengler concevait le devenir des cultures sous forme de croissance, d'apogée et de déclin, la civilisation moderne correspondant à une phase de déclin. Son ouvrage connu à l'époque un immense retentissement et fut traduit en français dans les années 1930 par Mohand Tazerout (Paris, Gallimard, 1931 et 1933). Musil y consacra un essai critique dans lequel il dénonça, avec une ironie cinglante, le raisonnement approximatif et les amalgames d'un auteur semblable à un « zoologue qui classerait parmi les quadrupèdes les chiens, les tables, les chaises et les équations du 4<sup>e</sup> degré » (« Esprit et expérience. Remarques pour des lecteurs réchappés du déclin de l'Occident » [1921], in *Essais. Conférences, critique, aphorismes, réflexions*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1984, p. 99).
- 4 Jacques Bouveresse, *Robert Musil. Le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Paris, L'Éclat, 1993.

musilienne de l'histoire, sur son recours aux statistiques et à la pensée probabiliste, et sur ses positions concernant la question épineuse du hasard et du déterminisme. L'importance de cet auteur est telle qu'il n'est guère de texte ou d'entretien dans lequel Bouveresse ne se réfère à lui et n'affirme ainsi son profond attachement pour l'œuvre de ce romancier. Les *Essais* de Musil, confie-t-il à Jean-Jacques Rosat en 1998, sont devenus pour lui « un véritable livre de chevet<sup>5</sup> ».

Jacques Bouveresse s'est révélé par ailleurs un lecteur particulièrement perspicace de *L'Homme sans qualités*, roman ayant pour cadre un Empire austro-hongrois déclinant à la veille de la Première Guerre mondiale. À la différence des lectures qui font du roman musilien un avatar ironico-mélancolique du mythe des Habsbourg et de la Vienne fin de siècle<sup>6</sup>, Jacques Bouveresse en souligne la grande actualité. Si l'Empire austro-hongrois – surnommé « Cacanie » dans *L'Homme sans qualités* – appartient à ce que Stefan Zweig a appelé le « monde d'hier<sup>7</sup> », il constitue également un révélateur exemplaire de problèmes liés à la modernité. De fait, par-delà son ancrage historique, le roman musilien est avant tout une aventure

5 Jacques Bouveresse, *Le Philosophe et le Réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette Littérature, 1998, p. 29.

6 Voir par exemple Claudio Magris, *Le Mythe et l'Empire dans la littérature autrichienne moderne*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, L'Arpenteur, 1991. Sur la Vienne de Jacques Bouveresse, très différente de celle qui a suscité tant d'engouement dans les années 1980 en France (notamment avec l'exposition du Centre Georges-Pompidou, à Paris, « Vienne, naissance d'un siècle »), voir Gerald Stieg, « La Vienne de Jacques Bouveresse », *Critique*, n° 567-568, 1994, p. 700-708.

7 Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, traduit de l'allemand par Serge Niemetz, Paris, Belfond, 1996.

intellectuelle mêlant intrigue romanesque et considérations essayistes. Ulrich, l'homme sans qualités, est au cœur de cette aventure : peu désireux d'adhérer aux rôles et aux attentes que lui réserve son statut de jeune homme de bonne famille, et passablement refroidi par un article de journal célébrant un « cheval de course génial », il décide de « prendre congé de sa vie pendant un an pour chercher le bon usage de ses capacités »<sup>8</sup>. Ulrich devient alors le secrétaire de « l'Action parallèle », initiative destinée à préparer pour 1918 un jubilé en l'honneur des soixante-dix ans de règne de François-Joseph, surnommé ironiquement « l'Empereur de la Paix ». L'objectif principal de ces festivités est de concurrencer le jubilé allemand en l'honneur des trente ans de règne de l'empereur Guillaume II. Cette Action parallèle devient un laboratoire expérimental où s'affrontent les « exposant[s] algébrique[s] de l'esprit du temps<sup>9</sup> ». En sa qualité de secrétaire, Ulrich est ainsi confronté aux multiples idéologies de l'époque, dont Musil met à nu les apories et les contradictions. Dans le second volume, l'homme sans qualités renoue avec sa « sœur oubliée », Agathe, à la suite de la mort de leur père. Le frère et la sœur vivent alors une histoire d'amour qui les entraîne « aux confins du possible<sup>10</sup> », dans un registre d'expérience extatique que Musil nomme

8 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet et par Jean-Pierre Cometti et Marianne Rocher-Jacquin pour les textes inédits, vol. I, Paris, Seuil, 2004, p. 66 et p. 69. Désormais *Hsq*, suivi du volume et de la page.

9 *Hsq*, II, 363.

10 *Hsq*, II, 99.

« l'autre état ». Ce saisissement amoureux amène Ulrich à réfléchir, dans son journal, à la genèse et à la dynamique des émotions.

Musil ne mena pas à terme le second volet de son roman, inachèvement attribué à sa mort prématurée en 1942 ou – hypothèse la plus probable – à des difficultés intrinsèques devenues insurmontables, notamment l'emprise croissante des considérations théoriques au détriment du développement de l'intrigue. Il semble toutefois que Musil s'orientait vers une fin placée sous le signe de la violence et de la désillusion, avec l'échec de l'histoire d'amour du frère et de la sœur et le déclenchement de la guerre, Ulrich rejoignant la masse anonyme des soldats mobilisés. Par un ultime retournement de situation ironique, la grande entreprise de paix aboutit au déchaînement de la violence guerrière.

Pourquoi Jacques Bouveresse s'est-il intéressé ainsi à cet écrivain dont le projet intellectuel est très éloigné des modes de réflexion philosophiques traditionnels ? Comment expliquer son attachement à un auteur qu'il n'hésite pas à qualifier d'« authentique philosophe<sup>11</sup> » ? On peut déceler dans cette attirance un parti pris frondeur et l'expression d'une philosophie buissonnière, adepte des chemins de traverse. Quoiqu'il soit lui-même un philosophe au parcours institutionnel prestigieux, Jacques Bouveresse éprouve une méfiance instinctive à l'égard de l'esprit de corps, de l'élitisme et de l'autorité dont peuvent

11 Jacques Bouveresse, « Introduction », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, op. cit., p. 13.

se sentir investis les représentants de la « discipline reine » du champ intellectuel français. Son désir de « trouver de la philosophie là où habituellement le milieu philosophique n'en cherche pas<sup>12</sup> » vise à sortir du confort de l'entre-soi et à se prémunir contre toute forme de complaisance et de suffisance. L'enjeu est de conjurer les risques d'inertie et de figement liés aux rites de consécration institutionnels. En rupture avec les postures grandiloquentes et la célébration des maîtres à penser du moment, Jacques Bouveresse revendique une « conception antihéroïque de la philosophie<sup>13</sup> » volontiers tournée vers des figures inhabituelles ou ignorées. D'où son intérêt pour un « anti-philosophe<sup>14</sup> » comme Paul Valéry ou pour un philosophe « improbable » comme Musil. D'où, également, son souci de se pencher sur des penseurs peu étudiés – Wittgenstein à une époque où sa philosophie était encore très peu connue ; Bernard Bolzano et la tradition philosophique autrichienne ; sans oublier Franz Brentano, Ludwig Boltzmann et l'empirisme logique du Cercle de Vienne. En travaillant sur ces auteurs méconnus, il cherche à promouvoir une tradition intellectuelle longtemps éclipsée en France par l'aura et la prédominance de la philosophie allemande, qu'il s'agisse de l'idéalisme allemand, de Nietzsche, de la phénoménologie ou de Heidegger.

12 Jacques Bouveresse, *Le Philosophe et le Réel*, op. cit., p. 86.

13 *Ibid.*, p. 221.

14 Voir Jacques Bouveresse, « La philosophie d'un anti-philosophe : Paul Valéry », in *Essais IV. Pourquoi pas des philosophes ?*, Marseille, Agone, 2004, p. 243-278.

J'ai été constamment hanté par le désir de faire reconnaître des auteurs ignorés, sous-estimés, négligés ou honorés seulement du bout des lèvres sans être sérieusement lus. [...] J'ai passé, pour ma part, beaucoup de temps à essayer de réhabiliter des vaincus de diverses sortes. [...] La cause des vainqueurs m'intéresse en général assez peu<sup>15</sup>.

Musil constitue un cas de figure particulièrement complexe et un défi, puisqu'il a conçu en grande part son projet intellectuel en rupture avec la philosophie académique où il aurait pu faire carrière. En effet, après avoir soutenu en 1908 à Berlin sa thèse sur Ernst Mach sous la direction de Carl Stumpf<sup>16</sup>, il reçut une offre du philosophe Alexius Meinong lui proposant de devenir son assistant à Graz. Fort du succès de son premier roman, *Les Désarrois de l'élève Törless* (1906), Musil déclina cette proposition pour se consacrer à la littérature. Il lui semblait que la philosophie – telle qu'elle se pratiquait à son époque – était une discipline trop étroite et trop contraignante par rapport aux questions esthétiques et éthiques qui le préoccupaient.

- 15 Jacques Bouveresse, *Le Philosophe et le Réel, op. cit.*, p. 247-248. Sur la critique du milieu philosophique français, amorcée dès *Le Philosophe chez les autophages* (Paris, Minuit, 1984) et *Rationalité et cynisme* (Paris, Minuit, 1984), et sur la mise en cause de la fascination qu'a exercée Heidegger en France, voir notamment « Heidegger, la politique et l'intelligentsia française », in *Essais IV, op. cit.*, p. 129-161, et « Pourquoi je suis si peu français », in *Essais II. L'époque, la mode, la morale, la satire*, Marseille, Agone, 2001, p. 185-216. Sur la méconnaissance de la tradition philosophie autrichienne, voir « Infelix Austria. L'Autriche, ou Les infortunes de la vertu philosophique », in *ibid.*, p. 115-132.
- 16 Voir Robert Musil, *Pour une évaluation des doctrines de Mach*, traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Paris, Presses universitaires de France, 1985.

Cette décision n'alla pas sans difficultés : non seulement Musil fut confronté à une précarité matérielle chronique au point de songer au suicide, mais il se sentit souvent en complet décalage avec un milieu littéraire qui célébrait avec ferveur l'âme, l'intuition et les forces de l'irrationnel face aux effets supposés délétères de l'intellect. À l'instar de son héros Ulrich, qui « aimait les mathématiques à cause de ceux qui ne pouvaient les souffrir<sup>17</sup> », Musil prit le contre-pied de cette tendance en soulignant les apports et la force stimulante du savoir et de l'imagination scientifiques, capables d'ouvrir des horizons inexplorés. Il privilégiait la rigueur et l'esprit de méthode à une époque où la littérature – à de rares exceptions près – se voulait principalement une critique de l'esprit positif et souhaitait s'affranchir du carcan d'une rationalité insensible aux ressources de l'âme.

Jacques Bouveresse s'est retrouvé dans cet écrivain intempestif et dissident, profondément méfiant à l'égard des modes et des certitudes du moment. Il s'est reconnu, à n'en pas douter, dans ce penseur qui défendait des thèses à contre-courant de l'irrationnalisme ambiant et qui traçait sa voie en toute indépendance. La marginalité de Musil, à la fois subie et assumée, le plaçait dans une position d'extériorité féconde d'où il pouvait analyser avec une grande pénétration les débats littéraires et intellectuels de son époque.

Le dialogue avec Musil permet à Bouveresse d'opérer un retour critique sur sa propre discipline et de s'interroger sur ce que philosophe veut dire. Le

17 *Hsq*, I, 61.



regard décalé, ironique et distant que Musil porte sur la philosophie académique et l'essayisme philosophique est une invitation à réfléchir sur ce qui fait la raison d'être et la légitimité de l'activité philosophique, en marge des balises disciplinaires et des vogues intellectuelles.

De toute évidence, Musil est pour Bouveresse beaucoup plus qu'un simple objet d'étude. Il est un compagnon d'aventure qui stimule sa propre réflexion et avec lequel il se sent en affinité. La complicité est d'autant plus forte que Jacques Bouveresse – qui se disait volontiers « cacarien » – apprécie, comme Musil, le pouvoir démystificateur de l'ironie et préfère la philosophie des petits pas aux théories révolutionnaires et aux synthèses expéditives. Musil incarne, à ses yeux, une figure exemplaire de probité et de courage intellectuels par sa rigueur, sa vigilance et sa lucidité. Il a fait preuve d'une persévérance admirable en restant fidèle jusqu'au bout à ses exigences, en dépit des obstacles et des difficultés. Cet écrivain animé par la « passion [...] de la justesse et de l'exactitude<sup>18</sup> » se distingue par son art de la nuance, par son alliance d'audace et de prudence, par son aptitude à faire tomber les œillères du monde familier en vue d'explorer d'autres possibles, par son refus d'escamoter les problèmes et par son rejet des conclusions précipitées ou des simplifications abusives.

Musil est l'un des rares auteurs qui me donnent l'impression d'être toujours parfaitement honnêtes. Avec la plupart des autres, il y a toujours

18 *Hsq*, II, 1038.

un moment où vous vous dites : « Mais là, il s'est facilité les choses, il n'est pas allé jusqu'au bout, il a sciemment ou inconsciemment omis des éléments qu'il aurait fallu prendre en considération. » C'est très difficile de dire cela de Musil, car son approche est tellement subtile et nuancée<sup>19</sup> [...].

Si Musil critique l'esprit de système et les arguments péremptaires, il n'en cherche pas moins à apporter une contribution positive à la solution des problèmes de son temps. De ce point de vue, il se situe aux antipodes d'un Spengler et de sa théorie du déclin ou des guides spirituels pourvoyeurs d'une mystique à bon compte. Au lieu de postuler une incompatibilité de principe entre la *ratio* et la mystique, il tente de les articuler et surtout d'étendre – grâce aux ressources spécifiques de la littérature et de l'essai – le domaine de la raison à des registres d'expérience conçus jusque-là comme irrémédiablement fermés à une approche méthodique et lucide. Le « Secrétariat mondial de l'Âme et de la Précision<sup>20</sup> » dont Ulrich recommande la création répond à cette exigence d'opérer une nouvelle alliance de l'intellect et du sentiment. Ainsi, Ulrich – que Musil définit comme un « affectif "exact"<sup>21</sup> » – cherche à explorer le royaume de l'extase « en bon expérimentateur » afin de « cerner ce qui est décisif<sup>22</sup>. »

19 Jacques Bouveresse, *Le Philosophe et le Réel*, op. cit., p. 29.

20 *Hsq*, I, 664.

21 Robert Musil, lettre à Karl Baedeker, 9 juillet 1934, in *Lettres*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1987, p. 218.

22 *Hsq*, II, 633.

L'engagement de Jacques Bouveresse en faveur de l'œuvre musilienne vise à faire connaître et à réhabiliter un écrivain injustement méconnu. Si Musil dirige sa critique contre des penseurs aujourd'hui tombés pour la plupart dans l'oubli, les problèmes qu'il a identifiés restent entiers. Lorsqu'il se moque de la « basse-cour<sup>23</sup> » de la philosophie académique – souvent déconnectée du monde ordinaire – et qu'il fustige la volonté de puissance inhérente aux systèmes philosophiques ainsi que la poudre aux yeux rhétorique de l'essayisme philosophique, il dresse des constats que reprendra Bouveresse dans ses propres luttes contre les impostures intellectuelles, le corporatisme philosophique, l'emprise croissante des médias ou encore les formes de vénération étouffant tout sens critique. Ses attaques visent au premier chef le postmodernisme, alliance suspecte à ses yeux de philosophie et de littérature<sup>24</sup>. Le diagnostic critique que Musil a établi dès les années 1920 et 1930 à l'encontre de la philosophie de la vie<sup>25</sup> et des

23 *Hsq*, I, 406.

24 Sur cette critique, voir Florence Vatan, « Robert Musil chez les philosophes », *Austriaca*, n° 63, 2006, p. 53-70.

25 La philosophie de la vie est un mouvement qui a fleuri à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle sous l'égide de Wilhelm Dilthey en Allemagne et de Henri Bergson en France. Influencé, en Allemagne, par les philosophies de Nietzsche et de Schopenhauer, ce mouvement compte parmi ses représentants Georg Simmel, Ludwig Klages ou encore Oswald Spengler, ces deux derniers étant des cibles privilégiées de la critique musilienne. Ce courant de pensée affirme la plénitude de la vie, totalité irréductible réfractaire à l'analyse, et fait valoir la puissance créatrice de l'intuition contre l'étroitesse de l'intellect. Il s'inscrit ainsi en rupture avec le rationalisme des Lumières, le positivisme et les visions mécanistes et scientistes du monde. L'appropriation, par les idéologues nazis, de la notion de « vie » contribua à son discrédit. Voir, à ce propos, Jacques Bouveresse, « Robert Musil, la philosophie de la vie et les illusions de l'Action parallèle », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, op. cit., p. 189-226.

tenants de l'irrationalisme vaut encore, selon Bouveresse, pour l'époque actuelle : loin de faire œuvre novatrice et originale, le postmodernisme reste tributaire de la modernité qu'il prétend combattre et fait partie du problème plus qu'il n'offre de solutions.

Le texte qui suit reprend et prolonge un ensemble de réflexions que Bouveresse a consacrées au rapport de Musil à la philosophie. Il se caractérise par une attention marquée au contexte dans lequel s'est développée la pensée de Musil, qu'il s'agisse de ses liens – à la fois proches et distants – avec la philosophie de Wittgenstein et celle du Cercle de Vienne, ou encore de sa critique de la philosophie de la vie. Les points communs entre Wittgenstein et Musil sont nombreux : ils partagent tous deux une éthique exigeante, une grande indépendance d'esprit, un souci de clarté et de probité, une méfiance vis-à-vis des idéaux et des systèmes et un goût pour l'aphorisme. Bouveresse, toutefois, met aussi l'accent sur leurs différences, notamment en ce qui concerne le statut qu'ils accordent aux sciences expérimentales, leur lecture du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler ou encore la tâche qu'ils assignent à leur quête intellectuelle<sup>26</sup> : la philosophie comme travail sur soi, dans le cas de Wittgenstein, et, dans celui de Musil, le roman comme tremplin d'une quête éthique ambitieuse, destinée à inventer de nouvelles manières d'être homme. De même, Jacques Bouveresse souligne combien Musil a reconnu l'importance des problèmes mis à nu par les représentants de la philoso-

26 Voir respectivement p. 34-35, p. 42-43 et p. 49-50.

phie de la vie, même s'il en condamne fermement les remèdes. Il se distingue en cela du Cercle de Vienne pour lequel les problèmes et les solutions sont également dénués de sens.

Ce texte consacré à Robert Musil entre également en résonance avec des questionnements plus vastes qui ont accompagné Jacques Bouveresse tout au long de son cheminement intellectuel. Bouveresse aborde ainsi le statut équivoque de la philosophie, tiraillée entre une orientation scientifique et une orientation littéraire, entre un versant systématique et un versant essayiste ; il s'interroge sur la nature de la connaissance littéraire face à la connaissance philosophique. De même, il soulève la question du lien entre savoir et croyance, la question de la vérité et celle, cruciale, de la valeur du vrai. Surtout, cet essai rappelle – dans le droit-fil de la réflexion musilienne – que le projet des Lumières mérite d'être poursuivi au lieu d'être dénoncé comme obsolète. Il constitue ainsi une défense et illustration d'un rationalisme prudent et lucide face aux nébuleuses (néo)romantiques.

Si Bouveresse célèbre en Musil un « penseur et écrivain exceptionnellement redoutable par son intelligence et sa subtilité » et s'il en admire l'ironie et « l'art de la formule<sup>27</sup> », il n'en rappelle pas moins que le rapport de Musil à la philosophie reste ambivalent et traversé de tensions. Musil lui-même s'est demandé si son renoncement à la philosophie n'était pas symptomatique de son incapacité à donner sa pleine

27 Jacques Bouveresse, « Introduction », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, op. cit., p. 80-81.

mesure dans ce domaine : trouver la forme adaptée à sa quête intellectuelle est resté pour lui un défi mettant en jeu des exigences difficilement conciliables, l'expérimentation essayiste contrevenant au désir de synthèse. Cette tension fondamentale contribue à la dynamique et à la nature ouverte de son œuvre.

À plus d'un titre, la réflexion de Jacques Bouveresse est elle aussi ouverte et en mouvement. Elle se déploie de manière progressive en remettant sur le métier des aperçus anciens retravaillés à la lumière de lectures ou de problématiques nouvelles, et développés, le cas échéant, dans d'autres directions. À la différence des philosophes soucieux de faire école ou d'inscrire leur marque par l'invention de nouveaux concepts, Jacques Bouveresse envisage l'exercice philosophique comme un art de la lecture et du dialogue, et comme une confrontation incessante avec la pensée d'autrui. À la souveraineté de la parole solitaire se substitue l'égalitarisme des échanges, fût-ce sur le mode du débat polémique. Son essai fait donc la part belle à la parole d'autrui, notamment à celle de Musil, abondamment cité. Jacques Bouveresse a rédigé ce texte peu après la parution du CD-Rom donnant accès au fonds musilien<sup>28</sup>. On devine dans ces pages l'enthousiasme avec lequel il a découvert cette mine de notes, d'ébauches et de brouillons qui permettent d'entrer dans le laboratoire intellectuel de l'écrivain. Il est frappant de constater que son dialogue avec

28 *Klagenfurter Ausgabe*, édition commentée des œuvres complètes, lettres et écrits posthumes. Avec transcriptions et fac-similés de tous les manuscrits, Walter Fanta, Klaus Amann et Karl Corino (éd.), Klagenfurt, DVD-Edition, 2009. Désormais *KA* suivi du titre ou de la référence du dossier.

Musil n'a rien perdu – au fil des ans – de sa spontanéité ni de sa vivacité.

Jacques Bouveresse clôt son essai en invoquant la distinction fondamentale que Musil a ébauchée, dès *Les Désarrois de l'élève Törless*, entre les « pensées mortes » et les « pensées vivantes »<sup>29</sup>. Alors que les premières – associées souvent à la connaissance scientifique – subsistent sous forme d'acquis inertes, les secondes ont le pouvoir d'affecter profondément ceux qui entrent en contact avec elles. À n'en pas douter, l'œuvre de Robert Musil reste pour Jacques Bouveresse une pensée remarquablement vivante et vivifiante par les problèmes qu'elle soulève et la richesse des réponses esquissées, réponses nécessairement partielles et provisoires qui sont autant d'incitations à poursuivre le travail de réflexion. À la suite des essais de *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, ce texte inédit de Bouveresse vise ainsi à faire rayonner l'éclat d'une œuvre qui reste aujourd'hui encore à découvrir, à lire et à relire, et qui invite « à penser autrement » afin de « vivr[e] aussi autrement »<sup>30</sup>.

Florence Vatan<sup>31</sup>

29 Robert Musil, *Les Désarrois de l'élève Törless*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 2003 [1960], p. 231.

30 *Hsq*, I, 62.

31 Florence Vatan est professeure à l'université de Wisconsin-Madison. Ses recherches portent sur les liens entre littérature, science et philosophie dans la littérature autrichienne de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle et dans la littérature française du xix<sup>e</sup> siècle. Spécialiste de Musil, elle a publié *Robert Musil et la question anthropologique* (Presses universitaires de France, 2000) et *Robert Musil. Le « virtuose de la distance »* (Belin, 2013).

## ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Ce texte inédit a probablement eu pour point de départ une conférence que Jacques Bouveresse a donnée en allemand à l'université de Vienne en octobre 2008 sur « Robert Musil et la philosophie »<sup>32</sup>. Jacques Bouveresse a repris ce texte à l'occasion du colloque « Musil et Wittgenstein : la philosophie, l'art et la vie », qui s'est tenu les 24 et 25 septembre 2010 à l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), en y ajoutant deux sections (les deux premières) ainsi que plusieurs paragraphes dans les sections suivantes. Comme le suppose Jean-Jacques Rosat, il est possible qu'il ait eu le projet d'écrire un long essai, voire un livre sur Robert Musil et la philosophie.

Le texte que nous publions est resté inachevé. Il comportait un certain nombre de citations en anglais et en allemand, qui ont été traduites. Jacques Bouveresse avait coutume de traduire les textes de Musil directement de l'allemand : nous avons repris pour l'essentiel ces traductions – avec, parfois, quelques légers remaniements – en donnant la référence du texte allemand. Il nous est arrivé de privilégier la traduction de Philippe Jaccottet, laquelle présente l'avantage de renvoyer aux textes de Musil parus en français. Les traductions de Philippe Jaccottet que Jacques Bouveresse lui-même avait reprises ont été conservées. Lors de la rédaction de ce texte, Jacques Bouveresse

32 Je remercie Jean-Jacques Rosat pour ces indications précieuses sur la genèse probable de ce texte.



s'est appuyé sur la première version du CD-Rom réunissant l'ensemble de l'œuvre et du fonds musiliens. Pour les citations extraites du CD-Rom également disponibles dans des ouvrages publiés, nous avons privilégié ces références imprimées, plus faciles d'accès.